

# MARGUERITE YOURCENAR, RÉMINISCENCES STENDHALIENNES

par Marthe PEYROUX (Paris)

## I- Le banquier

Les murs de «Petite Plaisance», la demeure américaine de Marguerite Yourcenar, étaient maçonnés de livres, près de sept mille classés par thèmes ou par siècles, toutes nations confondues. L'inventaire de ces ouvrages est maintenant établi<sup>1</sup> de même que la liste des écrivains mentionnés dans l'œuvre de la romancière. Proust et Racine s'inscrivent en tête du palmarès, cités chacun plus d'une cinquantaine de fois, et à l'occasion, objets de commentaires fournis. Stendhal se contente de seize occurrences dispersées dans les *Essais*, les volumes autobiographiques de l'écrivain et les « Carnets de Notes » attenants à *Mémoires d'Hadrien*.

Intéressons-nous dans cette note exclusivement aux allusions, les plus nourries de toutes, celles qui concernent le type même du banquier.

En premier lieu et dans deux ouvrages différents, Marguerite Yourcenar s'appuie sur l'image du personnage fictif, M. Leuwen, pour établir et illustrer le portrait du « faiseur d'or ». En 1932, alors âgée de vingt-neuf ans, la future romancière fit paraître dans un numéro de la revue *Europe*, un article intitulé « Le Changeur d'or<sup>2</sup> », ancêtre du banquier moderne. Il convient de préciser que le père de la jeune essayiste, Michel de Crayencour, héritier richissime mais joueur invétéré et prodigue impénitent envers les femmes, avait à sa mort en 1929, dilapidé la totalité de sa fortune. Il traita souvent avec des banquiers, voire avec des escrocs, ce dont sa fille était en grande partie informée. Elle-même se frotta au milieu bancaire lorsque, privée de son père, elle entreprit, pour vivre, de recouvrer le petit héritage laissé par sa mère décédée à sa naissance.

---

<sup>1</sup> Yvon BERNIER, *Inventaire de la bibliothèque de Marguerite Yourcenar*, à paraître à la SIEY.

<sup>2</sup> Marguerite YOURCENAR, *Essais et Mémoires (EM)*, « Le Changeur d'or », p. 1668-1677.

Une érudition livresque étonnante, des yeux ouverts sur l'actualité, les aléas d'une fortune qui partait à vau-l'eau, voilà autant de « pilotis » qui ont suggéré à Marguerite Yourcenar de reconstituer l'historique du « Changeur d'or »<sup>3</sup>. Le titre de l'article est emprunté à un tableau d'Holbein le Jeune, le portrait du « marchand » anglais, Georg Gisze assis à son comptoir muni des attributs de son métier, la balance et des écus. Au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime, ces commerçants chargés du change des monnaies et du négoce des métaux précieux exerçaient leur profession en public (cf. le pont au Change à Paris) sur leur « table » ou « banc ». Beaucoup réussirent des fortunes considérables. Ces hommes comprirent assez vite, nous dit leur exégète, que « posséder, c'est en même temps gouverner » (*EM*, p. 1669), que la « fortune est une force » (*EM*, p. 1671) qui doit avoir pour aboutissement la puissance. L'homme d'argent est devenu « le nouveau maître des peuples » (*EM*, p. 1674), un « dominateur d'hommes » (*EM*, p. 1675).

Cette vigoureuse fresque des « manieurs d'or » qui ont substitué la civilisation de l'or à celle du fer s'interrompt un moment pour regarder le « côté psychologique du problème » et s'étonner « du peu de place qu'à l'homme d'argent accorde la littérature ». Et voici ce que Marguerite Yourcenar écrit à ce sujet :

[...] ce n'est qu'avec Stendhal qu'un ensemble de qualités, et non plus seulement de défauts, attire l'attention du peintre : « Un banquier qui a fait fortune a une partie du caractère requis pour faire des découvertes en philosophie, c'est-à-dire *pour voir clair dans ce qui est* ». Toutefois, mettant ainsi l'accent sur le côté rationaliste du personnage, Stendhal, encore plus que Balzac, oublie qu'un homme qui mise sur les deux choses les plus instables ou les plus incertaines qui soient, la confiance et l'avenir, est un imaginaire dans la mesure même où il est un spéculateur, et s'oppose, presque autant que l'artiste, au bourgeois qui thésaurise. Le premier, Ibsen, en faisant de son financier Borkmann un halluciné sensible à l'appel quasi mystique de la forêt ou de la mine, nous montre la passion, et bientôt la foi, là où ses prédécesseurs ne voyaient qu'un calcul, ou tout au plus une manie. Nous voici bien loin du cynisme de Turcaret ou de la lucidité de Leuwen : ce n'est pas seulement un rêve de domination sur le monde inanimé qui hante Jean-Gabriel Borkmann, c'est l'espoir d'apporter aux hommes le bonheur, qu'il ne distingue pas d'avec la prospérité<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> Sur ce texte, cf. Nicole MAROGER, « "Le Changeur d'or" : un essai d'histoire économique ? », *Bulletin de la SIEY*, 10, juin 1992, p. 23-34.

<sup>4</sup> STENDHAL, *Mélanges de littérature*, 1829, tome II, p. 283.

<sup>5</sup> *EM*, p. 1674-1675.